

Zeitschrift: Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France
Herausgeber: Le messenger suisse de France
Band: 6 (1960)
Heft: 5

Artikel: Une petite Neuchâteloise a subi une opération à cœur ouvert
Autor: Gindraux, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-849148>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une petite Neuchâteloise

a subi une opération à cœur ouvert



Elle est aujourd'hui une jeune fille comme les autres... Notre photographe l'a surprise dans un petit parc de Neuchâtel, alors qu'elle promenait son chien... Ce chien qu'elle désirait depuis tant d'années et qu'elle a reçu après son opération, son porte-bonheur.

(Cliché et texte obligeamment communiqués par « La Feuille d'Avis de Neuchâtel »).

Anne-Marie, une jeune fille de 16 ans, qui habite Neuchâtel, était très gravement malade du cœur. Son cas semblait presque désespéré. Néanmoins elle a subi, l'an dernier, à Paris, une intervention chirurgicale à cœur ouvert, qui a magnifiquement réussi, puisque aujourd'hui elle est guérie. Cette adolescente est la première malade suisse à avoir subi cette extraordinaire opération.

Voici son histoire :

C'était toujours la même chose. Lorsque ses petites camarades, la cordelette du sac à pantoufles enrou-

lée autour de leurs doigts, traversaient gaiement le préau pour se rendre à la salle de gymnastique, elle savait qu'elle pouvait rentrer à la maison. Pour elle, l'école était finie. Pour elle, pas de cheval d'arçons, de barres parallèles ou de ballon-prisonnier. Elle n'était pas « comme les autres »... La gorge un peu serrée, elle s'en allait, toute seule.

Condamnée, mais courageuse

Pendant ce temps, dans le petit appartement de la rue du Régional,

sa mère pensait à elle. Elle pensait à cette enfant unique, si fragile, qu'elle chérissait par-dessus tout. Elle tremblait pour sa petite Anne-Marie, condamnée à quitter ce monde qu'elle ne connaissait que depuis quelque quatorze années... Ses yeux angoissés fixaient le rayon où s'alignaient toutes sortes de médicaments... Mais que pouvaient faire ces petites boîtes et ces petits flacons contre ce mal, incurable, dont sa fille était atteinte ? Que pouvaient-ils faire contre ce cœur, atteint d'une terrible anomalie, où les deux sangs se mélangeaient... Ses médicaments, ils pouvaient peut-être régulariser la respiration, raréfier les malaises et les évanouissements, mais ils étaient impuissants à « réparer » cet organe essentiel qui fonctionnait mal. Seule, peut-être, une opération...

Des pas dans l'escalier, c'était elle ! Il fallait qu'elle cache son inquiétude... Il fallait sourire. Derrière la porte, Anne-Marie souriait, elle aussi. Et, un instant plus tard, la mère et la fille, armées de ce courage que fait naître l'adversité, devisaient joyeusement, confortablement installées sur le canapé du salon. Toutes deux semblaient presque insouciantes...

Anne-Marie ne se plaignait jamais, et jamais sa mère ne faisait allusion à sa maladie. Quand c'était nécessaire, elle lui disait seulement :

— N'oublie pas tes gouttes ou prends tes pilules après le repas, veux-tu ?

C'était tout. Avec son père, c'était pareil.

Une semaine qui a quatre jeudis...

Les soirées, à la maison, s'écoulaient paisiblement. L'adolescente faisait ses devoirs, comme toutes les élèves de sa classe, puis elle écoutait des disques. Elle aimait tant ses disques. Elle allait ensuite dîner. Elle faisait montre d'appétit, mais pouvait-elle être gourmande ? Anne-Marie ignorait la saveur que donne le sel à un mets...

Elle se couchait de bonne heure, toute fatigue devant être évitée, et serrait bien fort dans ses petits bras

sa mère qui, assise au bord du lit, venait tendrement lui souhaiter bonne nuit. Anne-Marie choisissait cet instant pour fléchir sa mère, lorsqu'elle avait une faveur à demander. On lui passait, bien sûr, tous ses caprices...

La journée, elle allait à l'école. Mais, pour cette élève, la semaine avait quatre jeudis. Elle devait, en effet, beaucoup se reposer, et sa maîtresse « l'excusait » une ou deux fois par semaine. Ses camarades ne comprenaient pas très bien ce régime de faveur, et parfois, l'enviaient. Pouvaient-elles comprendre que le sang qui circulait dans le corps d'Anne-Marie était du sang vicié... et que tous les « jeudis » du monde ne valent pas la santé.

La dernière chance

Un jour de septembre 1958, Anne-Marie et sa mère prennent le train pour Paris. Mais ce n'était pas la tour Eiffel ou les trésors du Louvre qui les attireraient dans la Ville Lumière. Non. C'était l'état de la jeune fille qui empirait. C'était son cœur qui grossissait. Il fallait savoir. Et là-bas, le professeur Lenègre, spécialiste des diagnostics en matière de cardiologie, dirait ce qu'il convenait de faire.

Dans un centre hospitalier, on lui fait un cathétérisme cardiaque. Délicate opération qui consiste à introduire une sonde par une des veines du pli du coude. On la fait cheminer par les veines du bras jusqu'au cœur. Elle pénètre dans l'oreillette droite, le ventricule droit, l'artère pulmonaire, éventuellement le ventricule gauche de l'aorte. On peut ainsi, non seulement recueillir du sang dans les diverses cavités traversées, mais aussi connaître les pressions sanguines grâce à un manomètre enregistreur.

Le diagnostic est formel : Anne-Marie n'a plus que quelques mois à vivre... Un seul espoir : tenter une intervention chirurgicale. En Suisse ? Pas question d'y songer. Aucun hôpital helvétique ne possède encore l'équipement que nécessite cette extraordinaire intervention : une opération à cœur ouvert (1). Mais où alors ? A Paris. La capitale française

(1) En Suisse, une des premières opérations chirurgicales à cœur ouvert a été pratiquée avec succès le 5 mars dernier à la clinique chirurgicale de l'Université de Genève, sur un enfant de huit ans. D'autre part, un malade a été opéré à cœur ouvert, dernièrement aussi, à Zurich, par le professeur Grob, et deux autres malades ont subi semblable intervention à Lausanne, il n'y a pas longtemps non plus.

possède un centre de chirurgie cardiaque dont la renommée a dépassé depuis longtemps les frontières de son pays. Et celui-ci est équipé du fameux cœur-poumon artificiel. Ces analyses durèrent une quinzaine de jours. Après, Mme Grandjean et sa fille rentrent à Neuchâtel.

Il faut alors prendre une décision. Le doute effleure les parents d'Anne-Marie. Cette intervention est-elle vraiment urgente ? Seul, le chirurgien, Ch. Dubost, le « grand patron » du centre de chirurgie cardiaque, le dira. Anne-Marie retourne à Paris. Le célèbre chirurgien examine les documents. Il est catégorique : l'opération est inévitable.

La date n'est pas encore fixée. Le professeur Dubost laisse ce soin au praticien neuchâtelois, qui soigne Anne-Marie depuis longtemps. Il faut donc attendre. Les semaines et les mois passent. Enfin, au début du mois d'avril, la lettre décisive arrive : l'opération aura lieu le 12 juin.

Le grand départ

La date fatidique approche. Les parents de l'adolescente font des efforts pour chasser cette angoisse qui ne cesse de les poursuivre. Anne-Marie, elle, demeure parfaitement calme. Elle avouera plus tard : *Je savais que cette opération comprenait des risques... mais je n'arrivais pas à le croire.* Une seule fois, cependant, elle dit à sa mère : *En tout cas, tu sauras que je ne veux pas mourir !*

Le 6 juin, c'est le départ. Sa mère est avec elle. Dans le train, Anne-Marie regarde distraitemment le paysage qui défile devant la fenêtre. C'est un paysage d'été. Un paysage qui sent bon les vacances. Les vacances... Elle sourit. Pour elle, « après », ce sera toujours des vacances. Car elle vivra enfin !

Le taxi qu'elles prennent devant la gare de Lyon les conduit au 108, avenue d'Ivry, au centre chirurgical situé au cœur du 13^e arrondissement.

En pénétrant dans le hall aéré de la clinique, Anne-Marie a un instant de panique. Mais elle se ressaisit vite. Elle dira cependant un jour : *Je me sentais dans une prison...* Elle traverse une grande salle très animée : le dortoir. Là, une quinzaine de jeunes gens, assis dans leur lit, lisent ou font des patientes. Ils ont déjà été opérés. Comme il fait très chaud, ils ont débouonné la veste de leur pyjama, et Anne-Marie a un

frisson lorsque ses yeux tombent sur ces torsos barrés de larges cicatrices...

Les lits sont isolés par une petite cloison. Une infirmière conduit l'adolescente devant le sien.

Un hôtel nommé « miracle »...

Sa mère est descendue à l'hôtel Tolbiac. L'aspect de celui-ci n'est guère engageant. Les murs sont sales et écaillés. Mais c'est l'hôtel des miracles... Distant d'un jet de pierre du centre chirurgical, c'est l'hôtel où demeurent toutes les familles des opérés d'« à-côté »... Tous les clients ont les mêmes espoirs, les mêmes angoisses. Ils sont tous amis, ils se comprennent tous. Il y a là des Belges, une famille de Casablanca, un couple suisse. Et maintenant, il y a la mère d'Anne-Marie.

Le lendemain de son arrivée, Anne-Marie a déjà fait connaissance avec ses nouveaux compagnons. Elle se rend vite compte que l'atmosphère de la clinique ne ressemble en rien à celle d'une prison... Tout le monde est si gentil. Les malades entre eux ne parlent jamais de l'« opération ». Sujet tabou. Pour peu, la petite Neuchâteloise se croirait dans une colonie de vacances ! Malheureusement, une soudaine crise de foie la contraint à garder le lit. Il ne manquait plus que cela. Elle a 40° de fièvre. Sa mère ne quitte pas son chevet. Enfin, au bout de quatre jours, la fièvre tombe. Mais Anne-Marie doit reprendre des forces, et l'opération est retardée d'une semaine.

La veille du jour de l'opération arrive. Anne-Marie est étonnamment calme. Sa mère aussi. Elle sait que le sort de sa fille appartient désormais aux chirurgiens... et à Dieu. Elle a confiance.

— *En tout cas, maman, tu sauras que je ne veux pas que tu pleures.*

Non, sa mère ne pleurera pas.

L'adolescente est mise sous une tente à oxygène en plastique. L'air qu'elle va respirer, ces dernières 24 heures, doit être absolument pur. La tente est opaque, il y a juste une petite ouverture à la hauteur de la tête, par laquelle se penche le visage souriant de sa mère... Anne-Marie ne mange ni ne boit depuis la veille. Elle prend seulement quelques calmants. Encore une nuit sous la tente. Elle continue à absorber docilement les calmants que lui administre l'infirmière. En aucun cas, il ne faut

(Suite et fin page 16).

qu'elle s'agite. A côté, dans un autre lit, il y a quelqu'un sous une autre tente. Quelqu'un qui sera aussi opéré le lendemain, mais par hibernation.

Le lendemain, il fait un temps magnifique. Pas un nuage, Anne-Marie sera opérée au début de l'après-midi. Sa mère ne quitte pas son chevet de la matinée. Ni l'une ni l'autre ne parlent. D'ailleurs, que pourraient-elles se dire ?

Le « grand patron » opère à cœur ouvert

Un peu avant deux heures, une infirmière vient chercher l'adolescente. Sa mère et ses camarades viennent lui dire au revoir. Anne-Marie sourit, mais ne se rend pas bien compte de ce qui lui arrive. Les calmants ont fait leur effet.

A l'étage au-dessous, plusieurs hommes en blouse blanche vont et viennent dans la salle d'opération qui sent le désinfectant : chirurgiens, anesthésistes, cardiologues, techniciens (chargés d'établir les électrocardiogrammes), assistants, réanimateur, et... le « grand patron ». Le médecin traitant de Neuchâtel est également présent.

L'adolescente est amenée sur la table d'opération. Il est juste 14 heures. L'opération commence.

Film de l'opération

14 h. 05, la malade est anesthésiée. Des sondes sont poussées dans les veines des jambes et des bras, reliant la malade au cœur artificiel. Mise en place des électrodes sur le crâne. Un médecin s'installe devant l'écran où l'électro-encéphalogramme et la courbe des pressions artérielles vont s'inscrire pendant l'opération.

14 h. 45, incision du thorax.

15 h. 10, section du sternum, le cœur est dégagé.

15 h. 20, ouverture du péricarde.

15 h. 25, préparation des vaisseaux pour qu'on puisse y adapter les canules (sondes) qui vont dériver le sang à travers le cœur-poumon artificiel.

15 h. 45, les deux canules en plastique sont mises en place.

16 h. 04, le cœur-poumon entre en action. Les assistants règlent son fonctionnement ; les pompes à gâlets rotatifs tournent lentement, envoyant, l'une le sang veineux à l'oxygénateur, l'autre le sang artérialisé à l'opéré. Le sang de dix-huit « donneurs » alimente le complexe cœur-

poumon artificiel (huit litres de sang sont nécessaires). Le sang de trois ou quatre « donneurs de réserve » est également préparé (il compensera, s'il y a lieu, les pertes éventuelles — hémorragies).

16 h. 07, incision de l'oreillette droite. Plusieurs anomalies sont découvertes : la valvule mitrale est fendue. Elle est suturée avec un fil de soie. Une plaque de plastique comprimé (ivalon) est découpée puis suturée par une couronne de 20 points. La communication anormale se referme lentement... L'opération est dangereuse, car l'aiguille est à quelques millimètres des nerfs du cœur qui ne doivent, en aucun cas, être touchés. L'oreillette est ensuite recousue avec 10 points.

16 h. 40, le cœur-poumon cesse de fonctionner. L'intervention a duré 36 minutes. Pendant 36 minutes, le cœur a battu vidé de son sang...

L'opération va s'achever... lorsque soudain c'est l'hémorragie. Tout se met à saigner. Les canules, la plèvie... Le sang des « donneurs en réserve » est utilisé, car il faut du sang frais.

17 h. 30, la crise d'hémophilie cesse. On recoud les incisions.

18 h. 30, les chirurgiens enlèvent leurs masques. L'opération est terminée.

18 h. 45, la malade sort de la salle.

La chambre des misères

La mère d'Anne-Marie attend. Elle est assise sur un banc dans un couloir proche de la salle d'opération. Tout à coup elle tressaille : la silhouette du « grand patron » se dessine devant elle. Elle lève la tête. Il la regarde dans les yeux :

— *Ça a marché. C'est une des plus graves opérations que j'ai faites.*

Elle voudrait dire quelque chose. Mais l'émotion l'empêche d'articuler le moindre mot.

L'adolescente, placée en observation, est conduite dans « la chambre des misères ». Elle y restera une huitaine de jours. C'est là que son organisme va lentement se remettre de la rude épreuve à laquelle il a été soumis. Le cœur doit retrouver sa fonction et son rythme normaux.

« La chambre des misères », ainsi baptisée par les opérés, n'a, certes, rien d'une salle de tortures ! C'est une pièce comme une autre, mais le malade, appelé à y « séjourner » après son opération, n'a pas souvent l'occasion de voir la vie en rose ! Il

ne doit pas bouger, peut à peine respirer et doit se soumettre à d'incessantes analyses. Durant les premiers jours, il ne peut se nourrir par voie buccale, puis, il n'absorbe que des yogourts ou des tasses de thé. Un médecin le veille jour et nuit. C'est un mauvais moment à passer. Mais c'est la dernière étape avant la guérison...

Anne-Marie peut bientôt s'asseoir. On l'installe devant la fenêtre. Ce n'est déjà plus « la chambre des misères... ».

A l'hôtel Tolbiac, sa mère et son père, accouru immédiatement après l'opération, ne savent plus où donner de la tête. Une secrétaire serait presque nécessaire pour répondre aux messages de sympathie qui leur parviennent de partout. Le téléphone ne cesse de sonner. Même des gens qu'ils ne connaissent pas tiennent à exprimer la joie qu'ils ont de savoir que l'extraordinaire opération a réussi... La mère de l'ambassadeur de Suisse à Paris se joint à eux.

L'adolescente retrouve ses camarades. Elle a définitivement quitté « la chambre des misères ». De splendides bouquets sont disposés autour de son lit. Le champagne est de rigueur ! Médecins, infirmières et malades viennent trinquer avec elle.

Anne-Marie, une jeune fille comme les autres

Elle sort pour la première fois le 12 août. Elle se rend chez le professeur Lenègre. Celui-ci s'exclame : « On n'aurait jamais pensé vous revoir ! » Elle se soumet à divers examens. Aucune anomalie n'est décelée. Cette fois le doute n'est plus permis : elle est bel et bien guérie.

« Guérie ! » Alors vivent les vacances ! Son infirmière préférée l'invite à visiter la capitale en taxi ; on lui offre un café glacé sur une terrasse des Champs-Élysées, une séance chez un célèbre coiffeur et d'excellents repas « avec sel... » Elle court les magasins. Le soir elle va assister à un spectacle « Son et lumière » aux Invalides !

Pendant deux jours c'est presque le « Gay Paris » !

Anne-Marie se sent « dans un autre monde ». Elle ne cesse de le répéter. Et lorsqu'elle retourne à Neuchâtel, dans son petit appartement de la rue du Régional, son visage porte l'expression du bonheur : maintenant elle est « comme les autres ».

Philippe GINDRAUX.